

*Comme nous l'avons annoncé dans le dernier numéro de la Revue, nous sommes heureux de pouvoir publier aujourd'hui de longs extraits des lettres du P. Lovey à sa famille et remercions cette dernière d'avoir eu l'amabilité de nous les communiquer.*

*Bien que ces nouvelles ne soient pas de la dernière fraîcheur — la poste, par suite des événements que tout le monde connaît, est lente et très incertaine —, nos lecteurs auront néanmoins un vif intérêt à les lire, pouvant de la sorte suivre pour ainsi dire pas à pas nos missionnaires dans leur calvaire.*

*Nous regrettons beaucoup que les détails supplémentaires que le chanoine Lovey nous donne sur la mort de M. Tornay ne nous soient parvenus qu'après la parution du livre Martyr au Thibet. Il est vrai que ces détails ne font que confirmer ce qui a déjà été dit quant à l'essentiel, et que plusieurs d'entre eux ne sont que des suppositions.*

*Tsechung, ce 20 novembre 1950.*

... La poste a cessé de fonctionner dès la fin mai 1949 pour ne recommencer ses services qu'en juin de cette année. Entre temps, la Chine avait changé de camp, et longtemps encore nous ignorâmes s'il y avait moyen de communiquer avec l'étranger. Le bureau postal local n'avait pas de timbres ou ignorait complètement les tarifs. Puis, petit à petit, une lettre d'Europe, une revue, un journal finirent par nous arriver et nous convaincre que le monde existait encore...

Il est probable que les nouvelles de Chine, des Missions en particulier, vous ont donné et vous donnent encore de vives inquiétudes à notre sujet. Pour cette raison, vous avez dû beaucoup prier le bon Dieu car, jusqu'à présent, nous avons été protégés merveilleusement, sous beaucoup de rapports. Toutefois, comme il convient à des disciples, à des apôtres du Crucifié, les épreuves ne nous ont pas complètement fait défaut. Ce sont des grâces que généralement on ne désire guère, mais qui, telles des pilules amères, font plus de bien que des bonbons.

\*

La plus dure de toutes nos épreuves fut sans doute la mort si cruelle de M. Tornay et de son domestique Dominique, victimes de la rage lamaïque. Epreuve crucifiante pour nous ses confrères, pour



Le Père Lovey (en chapeau) et le Père Nanchen avec des chefs tibétains

ses parents et ses chrétiens orphelins, déjà si malmenés par ailleurs, mais épreuve d'où Dieu tire sa gloire, l'Eglise un grand honneur, les martyrs un salut magnifique dans la défaite apparente, et nous tous un exemple et un enseignement lumineux à suivre. Est-il permis de pleurer ceux qui ont ainsi donné leur vie pour Jésus et son Eglise ? Oui, sans doute, car leur mort fut cruelle et prématurée ! Ils laissent un si grand vide... Mais, à nos larmes doit se mêler l'action de grâces et une légitime fierté pour la gloire dont Dieu a couronné M. Tornay et son fidèle domestique. A notre douleur doit se mêler aussi une ferme espérance que Dieu, ayant agréé le sacrifice que le bon pasteur lui fit de sa vie, les épreuves du troupeau verront bientôt leur fin. Oh ! prions chaque jour pour Yerkalo et pour toute notre pauvre Mission. Nous avons deux protecteurs de plus dans le ciel. Comment se désintéresseraient-ils de nous, maintenant qu'ils règnent dans la gloire, ceux qui, sur terre, nous ont montré tant d'affection et ont donné leur vie pour nous !

Une autre épreuve très sensible fut le retour forcé de nos trois chers confrères. Nous avions attendu longtemps leur départ de Suisse ! Nous avions appris avec tant de joie qu'ils étaient en route, qu'ils étaient arrivés à Saïgon ! D'un moment à l'autre, nous nous attendions à recevoir l'avis de leur arrivée à Kunming ou Tali ; chacun aurait désiré être désigné pour aller à leur rencontre... et voilà... Les voies de Dieu sont impénétrables.

Peut-être n'avions-nous pas assez prié... peut-être Dieu voulut-il se contenter du bon vouloir de ceux qui avaient tout quitté pour le faire connaître, aimer et servir mieux... En cela aussi, Dieu soit béni !

A ces épreuves pour ainsi dire personnelles et atteignant l'intime du cœur, vinrent s'ajouter les difficultés matérielles et surtout les angoisses de tout genre. L'occupation de la Chine par les communistes, de cette région en particulier, fut précédée de troubles : pillages, meurtres et incendies qui ont fait le jeu de ceux qui les ont suscités. Dans les sous-préfectures de Weisi, d'Atentze et de la Salouen, les chefs indigènes et les lamaseries sentant venir l'orage ont réagi vigoureusement pour essayer d'y faire face. Malheureusement les instincts sauvages, pillards des Tibétains, des Mossos et des Lissous, sur lesquels s'appuyaient les petits seigneurs héréditaires et les lamaseries, se donnèrent libre carrière. Il y eut des centaines de tués ; la plupart après avoir été torturés horriblement ; des villages entiers brûlés et surtout complètement dévalisés. Les Tibétains, momentanément les plus forts, fanatisés par les lamas qui marchaient à leur tête, se crurent tout permis. La plume se refuse à décrire leurs cruautés et leurs polissonneries... Que dire de leur avarice insatiable ? Après avoir occupé des villages, ôté tout ce qui pouvait être facilement transporté : vivres, ustensiles, literie, ils abîmaient le reste, déshabillaient les gens et s'en allaient poussant devant eux le bétail qu'ils avaient razzé. Souvent même, ils forçaient leurs victimes à convoier effets et bétail qu'ils leur avaient raflés. C'est ainsi que pendant des mois nous vîmes défile sur les deux rives du Mékong des convois de ce genre, en route pour les villages du Haut. Tsechung reçut sa bonne part du butin, car le *besset*<sup>1</sup> de céans s'est montré spécialement vorace et crapule sur toute la ligne. Etant le chef du pays, il forçait chrétiens et païens à se mettre en campagne ; malheur à celui qui n'obéissait pas ; l'empereur de Chine n'eut jamais tant de pouvoir ! Comme je l'avais prié de protéger nos confrères de Siao-Weisi, Kitcha et Weisi au cas où il irait dans ces parages il voulut forcer les chrétiens de Tsechung et Patong qui l'accompagnaient à piller eux-mêmes la résidence de Siao-Weisi, afin de les brouiller avec la Mission et leur faire porter toute la responsabilité ; heureusement, les chrétiens refusèrent d'obéir. Ce trait suffira, je pense, à vous dépeindre le personnage qui nous gouverne et vous vous rendrez compte si nous devons faire souvent le poing en poche !...

Enfin la « libération » arriva, souhaitée même par ceux qui redoutaient l'établissement du nouveau régime ; de toutes façons, disaient-ils, ce ne sera certainement pas pire. Ici les premières troupes arrivèrent le Mercredi saint 5 avril 1950. Inutile de dire que notre

<sup>1</sup> Besset = syndic

vaillant basset avait fui avec ses bandes, laissant le village sans défense. Plus de trois cents personnes s'étaient réfugiées à la Mission, avec leur bétail et tout ce qu'elles pouvaient emporter ; car, au fur et à mesure que les troupes montaient, elles étaient suivies des populations du bas, ruinées par les bandes thibétaines, désireuses de se venger ou du moins de trouver de quoi vivre. A leur tour, elles raflaient tout ce qui leur tombait sous la main. Ainsi, à Patong, nous perdîmes tout ce que nous n'avions pas transporté à Tsechung.

La résidence de Tsechung fut cernée de loin et les troupes tirèrent quelques rafales pour voir s'il y avait des troupes thibétaines retranchées à la Mission, comme notre basset l'avait déclaré sans doute pour nous nuire. Une balle traversa même de part en part mon bureau et alla se loger dans le mur de ma chambre à coucher ; elle fit une victime : l'image de Notre-Dame du Perpétuel Secours qui nous protégea, prenant sur elle la blessure qu'elle porte encore ! Au bout d'un instant, nous arborâmes un drapeau blanc, puis nous nous dirigeâmes, le P. Goré et moi, avec quelques notables, vers la porte d'entrée où arrivaient les premiers soldats. Que voyons-nous ? Une mitrailleuse en position et une escouade de soldats qui braquent les fusils sur nous !... avec notre plus beau sourire, nous leur faisons signe de ne pas tirer mais les invitons à entrer se rendre compte par eux-mêmes que notre maison ne renferme que des réfugiés : vieillards, femmes et enfants, et non des « brigands barbares » comme ils nomment les Thibétains.

Après qu'ils eurent visité la résidence, les écoles, le couvent des vierges<sup>1</sup>, l'église et jusqu'au clocher, nous leur servîmes du vin, du thé et des cigarettes : la glace était plus que fondue... Ayant fait rassembler tout le monde, l'officier qui commandait la compagnie fit un discours, traduit phrase par phrase en thibétain par un soldat du pays, dans lequel il rassurait la population sur leurs intentions pacifiques : « Nous ne venons pas pour exercer des vengeances personnelles, mais libérer les populations opprimées, selon que nous en avons reçu l'ordre de Mao-Tse-Toung. Quant à vous, que chacun observe la loi et vous n'aurez rien à craindre ! Et maintenant, que chacun rentre chez soi sans plus tarder, car nous ne saurions répondre des pillages qui ne manqueront pas d'avoir lieu si les villages et les maisons restent abandonnés. » Vous devinez la joie générale et l'on se prenait à plaindre ceux qui avaient fui vers le nord ou s'étaient réfugiés dans les forêts par crainte de représailles. En quittant la résidence, ils nous disaient, les larmes aux yeux : « En cherchant refuge à la Mission, nous étions décidés s'il le fallait à mourir avec les Pères, dans l'église même. Grâce à Dieu et aux Pères, nous n'avons rien eu à souffrir et n'avons rien perdu : merci ! merci !... »

<sup>1</sup> Sœurs indigènes

Le lendemain, les « libérateurs » continuaient leur route vers le nord, sans rencontrer la moindre résistance, les Thibétains étant convaincus que le vent avait tourné ; mais, dès l'après-midi du jour de Pâques, un ordre de repli leur étant parvenu, les libérateurs repassaient à Tsechung pour s'en retourner vers Yétche et Weisi. Quelques jours plus tard, notre vaillant basset, honteux de sa fuite et de sa perte de face, revenait au pays, faisant de vertes réprimandes à ceux qui n'avaient pas fui, leur reprochant de l'avoir abandonné et d'avoir pactisé avec l'ennemi. Plusieurs furent copieusement rossés à coups de bâtons par cette insigne canaille. Pauvres gens habitués depuis toujours à être malmenés ! A ce point de vue et sous bien d'autres rapports aussi, il est certain qu'un changement était nécessaire et que le nouveau régime redressera pas mal de torts. Hélas ! Il y aura le revers et quel revers ! à cette belle médaille !... Prions le bon Dieu et sa Mère, Reine de la Chine, de ne pas abandonner leur héritage à la gueule des loups, mais de tirer le bien du mal. Déjà en de nombreuses régions, la force des martyrs, la constance des confesseurs de la foi et le courage des chrétiens en imposent et font réfléchir de nombreux païens. S'il y a, hélas ! des défections, il y a aussi de nombreuses conversions, et l'Eglise gagne certainement en qualité ce qu'elle perd en quantité.

Pour l'instant (20 novembre 1950), tant à Tsechung que dans les autres postes de notre Mission, nous jouissons encore de la liberté la plus complète, et les permis de circuler nous sont octroyés sans difficulté. Pourvu que ça dure. Leur tactique est toujours la même et ils agissent prudemment ; une fois qu'ils sont maîtres incontestés de la place, on sait comment ils agissent et ce dont ils sont capables. Nous sommes avertis et ne nous faisons pas beaucoup d'illusions. A la grâce de Dieu ! Priez pour nous afin que nous soyons des témoins dignes de Jésus qui nous a choisis, mais ne soyez pas inquiets à notre sujet ; bien mieux, ne nous plaignez pas ! Nous sommes heureux et le moral reste haut.

Toutefois, priez, oh ! oui, priez pour que que l'Eglise de Chine conserve sa liberté d'action, que le clergé indigène s'accroisse et que les missionnaires étrangers puissent encore venir en ce pays, où il reste tant à faire pour établir et affermir le règne de Dieu, c'est-à-dire la Sainte Eglise !

Le jour de l'Assomption de la Vierge Marie — dogme dont nous venons d'apprendre l'heureuse définition —, à huit heures et demie du soir, un tremblement de terre, long et violent, nous a secoués au point qu'on se demandait si ce n'était pas la fin. Personne, de mémoire d'homme, n'avait jamais rien vu de pareil ; peut-être que le tremblement de terre qui a éprouvé le Valais il y a quelques années fut de cette force et, par conséquent, vous en savez quelque chose... Il a duré

plus de cinq minutes. Un certain nombre de maisons se sont écroulées et de-ci de-là une personne fut écrasée, les résidences ou églises de Tchongteu et Bahang, ainsi que plusieurs bâtiments de la Mission à Weisi et Siao-Weisi sont sérieusement atteints ou même écroulés partiellement. Les réparations vont leur train, mais exigent de lourdes dépenses dont on se passerait volontiers par le temps qui court. Dieu y pourvoira !

Voilà, mes très chers, quelques-uns de nos ennuis et épreuves. Si l'on en croyait les faiseurs de prophéties, de bien plus grands malheurs nous atteindraient sous peu. En effet, sitôt après le tremblement de terre, les lamas se mirent à annoncer qu'on ressentirait des secousses pendant un mois encore ; prophétie qui fut largement dépassée par les événements, puisque ces tout derniers jours des secousses assez fortes se sont encore produites. Les mêmes prophètes prédisent qu'à partir du vingt du dixième mois lunaire, c'est-à-dire du 1<sup>er</sup> décembre, la terre se renversera, que les montagnes se refermeront sur les vallées et que tous les méchants mourront (en ce cas, il ne restera pas grand monde dans ce pays !). Au bout de cinq jours, le monde purifié reprendra son aspect normal !... Voilà les divagations de nos pieux lamas. Nous n'avons pas remarqué que personne se soit converti à l'annonce de ces malheurs ; preuve que leurs fidèles ne prennent pas trop au sérieux les déclarations de leurs maîtres spirituels. Les païens ont la foi robuste ; il n'est de jour où l'on ne consulte les sorts sur ceci ou cela : « Ma vache guérira-t-elle ? Ma bru qui s'est enfuie de la maison après dispute avec sa belle-mère est-elle cachée quelque part ou s'est-elle jetée à l'eau ? Quel jour sera-t-il faste pour enterrer mon père ou marier mon fils ? » Evidemment, les tireurs de sorts et les diseurs de bonne aventure ont réponse à tout. Quoique la plupart du temps ils tombent à côté, cela ne décourage personne.

Ces pratiques sont tellement ancrées dans les mœurs que même nos chrétiens y croient à moitié et se laissent aller à consulter le sorcier, surtout sur la cause de telle ou telle maladie. On est malade, non parce qu'on a commis telle imprudence, ou touché tel malade contagieux, ou hérité de telles dispositions morbides, mais parce que telle planète ou tel arbre hanté que vous avez coupé, ou un dragon, ou un diable vous nuisent. La cause découverte, la maladie est à moitié guérie ; le sorcier, par ses charmes et incantations, se charge de détourner les mauvaises influences. Comme le truc est loin de réussir à chaque coup, et que les gens finissent bien par mourir, on incrimine des influences occultes irrésistibles, ou bien le remède prescrit n'a pas été appliqué dans les conditions voulues. Le sorcier ne perd pas sa face ni les clients leur crédulité. Tant il est vrai que, sans la grâce de Dieu, l'homme ne peut arriver pratiquement à la connaissance de la vérité.

Prions donc Dieu, le Père des lumières, d'éclairer ceux qui sont assis à l'ombre de la mort et qui, hélas ! ne demandent, semble-t-il, qu'à y rester. Au cours de ces années troublées, nous n'avons guère pu mieux communiquer entre nous qu'avec l'étranger : nous sommes restés neuf mois sans recevoir de lettre de Weisi et une année sans pouvoir communiquer avec notre évêque qui est à Kanting !

En septembre, après la retraite qui eut lieu à Tsechung et à laquelle tous les confrères assistèrent sauf M. Lattion, j'allai faire une visite à Weisi où je n'étais pas allé depuis deux ans. Les dégâts du tremblement de terre sont sérieux, et M. Lattion a du pain sur la planche. La population de Weisi m'a paru plus sympathisante envers la Mission qu'auparavant ; la charité de la Mission au cours des récentes épreuves, les soins donnés aux malades et aux grands blessés par M. Lattion en sont les raisons principales ; de plus, le mépris que le nouveau régime affiche envers les vieillards et l'autorité des parents, deux choses sacrées en Chine, fait tourner les yeux vers l'Eglise. Un païen dit textuellement à M. Lattion : « Nous n'avons pas d'autre issue que de nous faire chrétiens, si nous ne voulons pas être piétinés par nos propres enfants. » A toutes ses occupations, M. Lattion joint le professorat ; il a en effet un élève en théologie qui, ne pouvant pas suivre facilement les cours au grand Séminaire de Kunming, étudie à Weisi ; nous espérons qu'il pourra recevoir les saints Ordres dans deux ans.



*Résidence de Weisi*

A mon retour, je dus m'arrêter cinq jours à Kitcha et autant à Siao-Weisi pour contenter MM. Fournier et Coquoz. Le nouveau curé de Kitcha est plein d'entrain, et la population lui est très sympathique depuis les troubles de l'an dernier. Lors d'une descente des brigands, il avait réussi à sauver le village de l'incendie sous promesse d'une rançon ; entre temps les Thibétains ayant essuyé quelques revers, la population se fit tirer l'oreille pour payer la dite rançon et, lors d'une nouvelle descente des brigands, tout le monde prit à nouveau la fuite de peur d'être massacré. Cette fois-ci, le Père ne put que sauver à grand'peine la Mission, en livrant trois mulets et une charge de thé : les plus belles maisons du village furent brûlées sans pitié. Alors le Père, touché de pitié pour ces malheureux, tel Joseph en Egypte, ouvrit ses greniers et distribua en un seul jour près de 2000 kg. de riz <sup>1</sup>. L'été suivant, il dut acheter du riz pour subsister avec son personnel et pour payer les impôts que lui réclamèrent ses nouveaux maîtres, bien qu'il fût valoir qu'il avait tout distribué pour sauver le village de la mort.

M. Fournier a ouvert une école qui marche bien ; deux élèves de Tsechung dont un futur séminariste, espérons-nous, étudient chez lui. La salle de classe sert à la fois de chapelle. Aussi, M. Fournier songe à construire une modeste église. M. Coquoz en a déjà fait les plans et même la maquette. Reste à trouver le principal, les fonds nécessaires.

Le curé de Siao-Weisi regrette amèrement de n'avoir pu pousser et mener à bien les travaux de l'hospice de Latsa. L'an dernier, la résidence et le village furent pillés à plusieurs reprises ; une partie des chrétiens de Siao-Weisi avaient d'abord trouvé refuge chez M. Fournier, jusqu'à ce qu'ils dussent fuir encore plus loin. M. Coquoz, chaque dimanche après la messe paroissiale, se rend dans les villages lissous du voisinage pour prêcher et faire prier ses néophytes et catéchumènes. Il va construire une chapelle à Pélalo, grâce aux aumônes que M. Melly a recueillies pour lui. Cette année, les récoltes sont excellentes vers le bas, où le temps fut idéal ; à Tsechung et dans les environs, la sécheresse a compromis la récolte de maïs ; la vigne, par contre, a profité du soleil ; Weisi et Houalopa réunis ont récolté environ 700 litres ; Siao-Weisi, autant, mais Tsechung bat le record avec 850 litres de pur jus.

<sup>1</sup> Riz non décortiqué !

... Aujourd'hui, c'est de notre cher Maurice que je veux et dois vous entretenir.

Il apprit la mort de sa mère à Kunming, le 25 mars 1948, un an environ avant son départ pour Lhassa. Cette nouvelle l'avait affecté, comme bien l'on pense, mais rempli d'une grande espérance pour le succès de son voyage et le rétablissement de sa Mission de Yerkalo. Il ne pensait pas, ni nous non plus, qu'il allait bientôt revoir au ciel celle que nous pleurions sur la terre !... Il eut le temps de célébrer quelques messes pour le repos de sa mère ; durant le voyage, il dut probablement célébrer encore pour elle ; d'ailleurs, avant son départ, il nous recommanda instamment, à M. Savioz qui était son compagnon et son remplaçant à Atentze, et à moi, de prier et de dire des messes pour sa chère maman, afin de suppléer à ce que sa piété filiale n'avait pu accomplir personnellement. Maurice célébra sa dernière messe au village de Sâ, à un jour de marche au-dessus de Pitou, en revenant sur ses pas, après avoir été arrêté au village de Tento.

Il est dans les voies de la Providence de purifier les âmes qu'elle veut rendre participantes de sa gloire ineffable. Or, les épreuves les plus crucifiantes n'ont pas manqué à notre cher martyr, et bien avant l'heure du combat où il a obtenu enfin la couronne. Je veux parler spécialement des épreuves, des chagrins, des crève-cœur, des contradictions et persécutions qu'il eut à subir depuis qu'il fut chargé de Yerkalo. Il en a parlé dans ses lettres. Toutefois, je tiens à résumer en une gerbe unique les sujets de ses peines, devenus maintenant, pour lui, autant de motifs de joie et de gloire.

\*

A peine arrivé à Yerkalo, où j'eus la joie de l'accueillir et de le mettre au courant, pour autant que je l'étais moi-même, les difficultés commencèrent. Les lamas divisaient les chrétiens et soutenaient les fermiers récalcitrants ; bientôt, ils parlèrent de spoliation et d'expulsion. Cependant, un télégramme venu de Lhassa à l'adresse des lamas, et connu par une légitime indiscretion, nous avertissait que le danger était réel et imminent.

M. Tornay prépara son troupeau à toute éventualité, redoublant de zèle et de soin pour l'instruction de la jeunesse en particulier. Monseigneur, averti de la situation, lui dit de tenir à tout prix, mais de céder à la violence. Or, M. Tornay m'avait dit en arrivant : « J'y suis, j'y reste ! Si l'on veut me chasser, je ne partirai pas ; je préfère laisser ma carcasse aux lamas que d'abandonner les brebis que le bon Pasteur me confie. » Cette fidélité à son devoir, cet attachement à